



LES MODES PARISIENNES.

Costume d'homme de Becker, rue V.^{ie} des Petits Champs, 15 — Cravache de M^{me} Benmaréchal,
Boulev. Montmartre, 17. Bonnet, Peignoir et Jupen à volant de M^{me} Colas, à Vivienne, 47.
— Passementeries de Bertheley, boulev. Montmartre, 18.

Paris, chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.

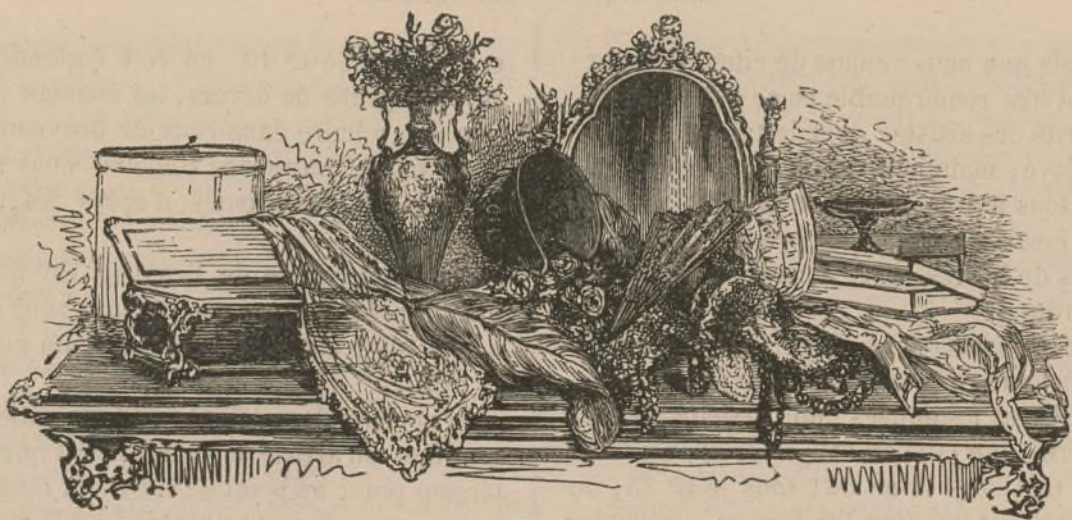
Ayuntamiento de Madrid



LES MODES PARISIENNES

Costume d'homme de Becker, rue de la Petite Chapelle 15 — Cravate de M^{me} Demarçhal,
Boulevard Montmartre 17. Bonnet, Peignoir et Japon venant de M^{me} Golas, à Vivienne 47.
— Tapisseries de Wertheley, boulevard Montmartre 11.

Paris, chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
LA MULE COULEUR DE ROSE (3^e et dernière partie),
par madame la comtesse DASH. — CHRONIQUE THÉÂ-
TRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



ENFIN les mantelets l'ont décidément emporté sur les visites; non que ces dernières soient tout à fait répudiées, mais elles ne sont plus de mise que pour le grand-négligé: elles tiennent lieu de petits manteaux aux eaux, à la campagne et pendant le voyage. Les mantelets ont donc tous les honneurs: mantelets de mousseline brodée; mantelets de taffetas rose, vert, lilas; mantelets de crêpe rose à volants pareils découpés, mantelets de mousseline unie doublés ou non doublés et garnis de dentelle; mantelets de taffetas blanc ornés de volants de crêpe bordés d'effilés de soie; on ne recule devant aucune élégance dès qu'il s'agit de mantelet. Leur forme a très-peu changé: ils sont plus courts derrière, et surtout des pans du devant;

nous en donnerons, dimanche prochain, un patron très-exact, afin de ne pas laisser nos abonnées en arrière avec la mode.

Il se fait beaucoup de redingotes en foulard écru, batiste, en un mot de toute étoffe légère et fraîche, car tout se fait en prévision de la campagne. — Pour les eaux, les modes sont plus élégantes: la soie, le taffetas, la mousseline, le barège, les foulards écossais, les chapeaux Clarisse-Harlowe et les plus coquets mantelets leur viennent en aide.

Il en est pour les ameublements de même que pour la toilette; on est beaucoup plus occupé des arrangements des châteaux et des maisons de campagne que de ceux de la ville. Les étoffes fraîches, telles que la percale-perse, sont toujours en faveur; les dessins chinois ont cependant la préférence. Ici, nous n'avons que peu de changement; depuis quelques années, lorsqu'on enlève les tapis, on fait aussi retirer les rideaux et les portières, afin de les remplacer par de la mousseline et des guipures doublées de soie ou de percaline rose, bleue, jaune: là s'arrête le changement. Les porcelaines de Sèvres et les curiosités restent sur les étagères ou dans les armoires de Boule, de marqueterie. Et, à propos de porcelaine, nous devons rendre compte des essais qu'a faits la manufacture de Sèvres pour arriver à des formes en harmonie avec nos mœurs, à des formes originales, et non copiées chez les Grecs, les Romains ou les Étrusques, formes en grande vogue sous la république et l'empire, pièges de la mode où se sont pris de grands artistes!

C'est à la dernière exposition, au Louvre, des produits des manufactures royales de Sèvres, des Gobelins et de Beauvais, qu'on a vu les heureux

changements que nous venons de citer. Cette exposition est très-remarquable en ce qu'elle établit la supériorité des artistes dont le talent, habilement employé, maintient ces établissements au-dessus de tous autres, soit royaux, soit particuliers. Ces essais de nouvelles formes, quant aux porcelaines de Sèvres, ont, nous le croyons, parfaitement réussi.

Nous recommandons à l'attention du monde élégant quelques pièces d'un service de table à formes lobées et festonnées : une assiette à décoration légère, une jatte ou coupe à fruit, un compotier, le tout sous le n° 32 ; sous le n° 35, un déjeuner, tête-à-tête dont les formes, exécutées sur les dessins de J. Peyre, sont aussi nouvelles que gracieuses, et dont le beau blanc et les décors légers et fleuris sont dignes tout à fait de l'ancienne renommée de la porcelaine de Sèvres.

Les vases exposés sous les n° 29, 30 et 31, imitant les poteries allemandes et italiennes du seizième siècle, sont charmants de détails et d'ensemble ; ils surpassent sans doute leurs modèles tant par l'élégance que par la correction de l'exécution.

Une coupe exposée sous le n° 37, et désignée sous le titre de *Coupe couverte de Henri II*, est une imitation de ces magnifiques poteries fines dont on peut admirer quelques restes dans le Musée et chez plusieurs amateurs collectionneurs.

Rien n'est plus intéressant que l'application des procédés par lesquels on parvient à nous rendre les élégances de ces temps poétiques où François I^{er} et son fils s'illustraient en appelant en France les plus grands artistes de l'Italie, et en donnant ainsi au goût français un développement qui nous a valu les monuments de Chambord, d'Anet et de Gaillon, et, en génies, Philibert de Lorme, Jean Goujon et Bernard de Palissy. C'est à ce dernier que s'adresse l'hommage d'un petit tableau dont le cadre est un chef-d'œuvre, inspiré sans doute à MM. Meyer, Klagmann et Feuchères par le souvenir de cet éminent et malheureux artiste : le mélange habile et plein de goût des émaux, des biscuits, des bronzes et des paillons rappelant les animaux que Bernard a reproduits si souvent dans ses œuvres, leur fait le plus grand honneur.

Huit coupes et une aiguière sous les n° 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46 et 47, en émail, sont encore une preuve que l'on peut tout ce qu'on veut en France lorsqu'on sait développer le talent des artistes par des encouragements bien entendus.

Sous le n° 4, est une pendule dans le style turc, destinée au vice-roi d'Égypte, Méhémet-Ali : elle fait juger de la flexibilité du talent de ceux qui ont été appelés à son exécution ; les formes turques y sont maintenues avec goût.

Sous le n° 7, est une pendule, dite Romane, d'une grande élégance, et les ornements en pâte incrustée méritent aussi d'être remarqués.

Sous les n° 8 et 9, et dans les ornements d'un

coffret sous le n° 10, on voit l'intention de rappeler le genre de décors, les nuances des émaux que l'on admire dans ceux de Benvenuto Cellini.

La manufacture des Gobelins nous montre de superbes tapis veloutés d'après les dessins de Saint-Ange.

La manufacture de Beauvais est magnifiquement représentée par des tableaux sous les n° 1 et 2, un paravent sous le n° 4, et un meuble sous le n° 5.

Si nous rendons compte de l'exposition du Louvre dans un article de modes, c'est que rien n'intéresse plus, au point de vue de la mode, que les formes nouvellement adoptées par la manufacture de porcelaine de Sèvres. Il y a déjà long-temps que le public appelait une réforme des modèles de l'empire, dans lesquels Sèvres restait malgré toutes les réclamations.

Le goût des arts se répand chaque jour davantage, et, pour y satisfaire, il fallait chercher les produits des artistes célèbres des siècles passés ; or il n'est rien que nos artistes modernes ne puissent faire et même surpasser : nous aurons des successeurs à Benvenuto Cellini, à Bernard de Palissy ; on fera des émaux plus beaux que ceux des émailleurs de Limoges ; pour les meubles, nous aurons des Boule, des Martin ; chacun pourra satisfaire à ses goûts de luxe et d'art en ne les demandant qu'au talent de ses contemporains.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Robe à deux jupes en mousseline tarlatane, garnies de bouillonnés de tulle Payan ; guirlande de fleurs roses. Capote de crêpe bouillonnée de tulle et ornée de fleurs mêlées de longues herbes. Redingote de taffetas brodée devant au passé et au crochet ; une petite broderie règne le long du devant, et des revers couverts de broderie l'accompagnent.

LA MULE COULEUR DE ROSE.

(SUITE ET FIN.)

« J'ai reçu, ce matin, une lettre de vous, monsieur ; les sentiments qu'elle renferme, et surtout votre manière de les exprimer, auraient dû m'inspirer plus de mécontentement que de pitié. Cependant je ne sais pourquoi je me suis laissée aller à la finir sans colère et presque avec reconnaissance ; vous m'offrez un grand dévouement, et les grands dévouements sont si rares qu'on est toujours fier de les inspirer : pardonnez-moi donc, monsieur, d'avoir cru à la vérité de vos paroles, et pardonnez-moi surtout de venir sitôt mettre à

l'épreuve un sentiment auquel je n'ai aucun droit et que je suis loin de mériter. »

Adrien la contemplait d'un air si profondément étonné, le doute et l'espérance se disputaient tellement cette naïve physionomie que la marquise, malgré la douleur à laquelle elle paraissait livrée, ne put s'empêcher de sourire.

« Je vais vous confier le secret de ma vie ; c'est vous dire quelle foi j'ai en votre honneur et en votre loyauté : soit que vous m'accordiez ou que vous me refusiez ma demande, je serai sûre que le secret sera bien gardé. Il y a un homme dans le monde... que j'aime... comme vous m'aimez... Cet homme... peu vous importe de savoir son nom... cet homme était ici il y a une heure à peine. Comme vous, il était entré par la petite porte du jardin ; comme la vôtre, sa présence était un mystère pour tout le monde ; j'avais cru nos mesures bien prises, mais (ajouta-t-elle avec un sourire de mépris et de rage) un espion m'a dénoncée à mon mari... non, vous ne savez pas, monsieur, ce que c'est que mon mari : c'est un courtisan jaloux de son nom et non point de sa femme, c'est un gentilhomme qui fera du bruit pour plaire à son maître et éviter le ridicule ; il ne songera seulement pas au tort qu'il se cause à lui-même en me perdant aux yeux de tous. Cette maladroite flatterie (M. le dauphin a trop de sens pour ne pas lui en vouloir d'un éclat semblable), cette maladroite flatterie donc le rendra inexorable et sourd à la raison comme à mes prières : il faut donc à tout prix détourner cet orage, il faut un ami qui se sacrifie à ma place, et, pour cela, monsieur, j'ai songé à vous. »

A mesure que la marquise parlait, les espérances d'Adrien s'envolaient une à une ; sa pauvre âme, blessée de tant de côtés, succomba dans cette lutte ; de grosses larmes tombaient lentement de ses yeux ; il se faisait pitié à lui-même. Mais quand il entendit cette femme si hautaine descendre jusqu'à la prière, quand elle lui dit qu'il lui fallait un grand dévouement et qu'elle avait pensé à lui, quand elle le lui dit surtout avec cette séduction irrésistible dont elle connaissait si bien la puissance, ses larmes cessèrent de couler : il se redressa tout orgueilleux d'avoir été choisi, et, se jetant à genoux devant elle, il lui jura qu'elle pouvait disposer de sa vie, qu'elle lui appartenait tout entière.

« Relevez-vous, monsieur, je vous remercie : je suis honteuse d'accepter cette offre si noble et si désintéressée, je suis toute honteuse surtout de ne pouvoir la récompenser que par ma reconnaissance ; le temps me presse ; il m'en reste à peine assez pour vous expliquer ce que je désire. L'homme qui m'a espionnée, le valet de chambre de M. de Montcontour, sait bien que j'ai reçu un homme dans mon appartement, le soir, par la petite porte du jardin ; pourtant il ignore quel est

cet homme. Cette ignorance est la seule chance de salut qui me reste : voulez-vous laisser croire au marquis que vous étiez cet homme ? voulez-vous accepter la fable que je lui débiterai tout à l'heure, quand il va venir furieux me demander compte de ma conduite ? Tout le monde sait dans le quartier votre passion malheureuse ; vous pouvez vous être introduit chez moi à mon insu sans que je sois coupable le moins du monde : rien n'est plus facile à croire, et chacun assurera au besoin que vous ne m'avez jamais parlé. Ce misérable valet ne me croit pas instruite de sa délation ; c'est Lisette qui l'a découvert rôdant devant les charnelles. Il attend maintenant le retour de son maître pour se faire un mérite à ses yeux du zèle qu'il a mis à le servir ; il vous a nécessairement vu entrer tout à l'heure, comme il a vu entrer et sortir le chevalier : il doit croire que vous n'êtes qu'une seule et même personne ; qu'effrayée par le bruit de ses souliers sur le sable du jardin, j'ai fait disparaître mon amant et que j'ai renvoyé Lisette le chercher quand tout a été tranquille. C'est un vieux serviteur accoutumé au noble emploi de surveillant ; on l'a fait venir exprès depuis quinze jours ; il a déjà rempli pareil office auprès de ma belle-mère. Le marquis ne peut tarder à rentrer ; il sera aussitôt instruit que vous êtes ici : vous sentez-vous la force d'affronter sa présence, de supporter sa colère, de me sauver enfin ? D'ailleurs n'ayez aucune crainte, reprit-elle : s'il vous persécute, je vous sauverai à mon tour. Il n'osera d'ailleurs pas faire le même éclat que si vous étiez un homme de sa caste ; il se fiera davantage à votre discrétion, peut-être même se contentera-t-il de votre promesse de renoncer à la passion que vous nourrissez. Oh ! répondez-moi, monsieur, je vous en conjure, et dites-moi surtout si vous ne me trouvez pas une bien méprisable et bien lâche créature de prendre ainsi au mot votre générosité et de vous demander un pareil service. »

Adrien la contemplait dans une extase muette de bonheur et de désespoir tout à la fois.

« Madame, dit-il de la voix la plus douce et avec un accent de résignation et de tendresse venant du cœur, j'entends la voiture de M. le marquis ; qu'il vienne, et vous serez contente de moi ! »

Madame de Montcontour sentit un remords affreux au fond de son âme ; elle ouvrit la bouche pour dire au jeune homme de fuir, de l'abandonner à son sort, mais elle n'en eut pas la force : elle lui tendit la main, qu'il couvrit de baisers et de larmes ; il ne crut pas payer trop cher cette faveur. Le marquis entra sans se faire annoncer pour la première fois de sa vie : madame de Montcontour devint pâle comme son linge ; Adrien ne changea pas de visage ; il se leva, salua, et attendit. Le

marquis ne lui rendit point son salut et s'adressa à sa femme; sa voix tremblait de colère :

« Quel est cet homme? »

La marquise avait repris son assurance.

« Cet homme, puisque vous l'appellez ainsi, est M. Adrien Leloir, jeune poète de grande espérance qui demeure dans le voisinage.

— Comment se fait-il que M. le poète de grande espérance soit près de votre lit à l'heure qu'il est, madame?

— Et pourquoi donc n'y serait-il pas, monsieur? il n'est point heure indue, puisque vous rentrez à peine. »

Adrien prit la parole.

« Pardonnez-moi, madame, d'oser vous interrompre; mais je dois la vérité à M. le marquis, et je la lui dirai. Depuis bien long-temps j'aime madame la marquise, depuis bien long-temps je passe ma vie à ma fenêtre, en face de cet hôtel, pour chercher à l'apercevoir de loin. Il y a un mois qu'elle ne sort plus; j'avais perdu tout le bonheur de ma vie! Ce matin, je me suis décidé à lui écrire; elle ne m'a pas répondu. Ce soir, je rôdais autour des murs de votre jardin; la femme de chambre de madame est sortie par la petite porte et l'a laissée entrebâillée. Je suis entré dans le jardin; j'ai pénétré jusqu'ici. Madame la marquise était seule: elle a été effrayée, elle a voulu sonner; je l'en ai empêchée en lui déclarant qui j'étais et que je ne demandais qu'à la voir un instant. Elle m'a donné l'ordre de sortir; j'allais le faire, lorsqu'en ouvrant la porte j'ai aperçu un de vos gens en bas du perron: à mon approche il a disparu; alors je suis sorti. Deux heures après, madame la marquise m'a envoyé chercher pour me conjurer de ne point la perdre et de vous dire toute la vérité. Je vous atteste donc sur l'honneur, monsieur, que je suis seulement coupable d'un amour malheureux et que madame la marquise est innocente. »

M. de Montcontour avait écouté ce long récit avec sa gravité accoutumée en se promenant dans la chambre. Sa femme reprenait courage.

« J'ai le droit de me plaindre, monsieur, lui dit-elle, de la basse surveillance à laquelle je suis assujettie. Vous payez vos gens pour m'espionner; ils devraient au moins le faire avec assez d'adresse pour que je ne m'en aperçoive point et ne pas me forcer à me compromettre pour repousser leurs erreurs. M. Leloir ne vous a point trompé; vous pouvez, du reste, vous en informer: toute la rue de l'Université vous en rendra témoignage. Au moment où vous êtes entré, il venait de me promettre de quitter ce quartier et de ne jamais me revoir; à ce prix, je lui ai accordé son pardon. Voilà monsieur, tout ce que nous avons à nous reprocher. »

Le marquis continua à marcher sans répondre. Après quelques minutes, il reprit :

« Quelqu'un, hors Germain et Lisette, a-t-il vu monsieur s'introduire ici ?

— Personne! s'écria Adrien.

— C'est bien, monsieur; alors, sortez! »

Il ouvrit lui-même la porte du jardin; Adrien n'eut que le temps de jeter un regard d'adieu à la marquise, qui lui répondit par un signe de tête imperceptible; la porte se referma sur lui, et il se trouva seul dans l'obscurité. Comme il sortait de la ruelle, il entendit marcher près de lui; c'était le pas régulier d'une troupe de soldats: il se vit en effet entouré par la patrouille. Le sergent du guet lui demanda ce qu'il faisait dehors au milieu de la nuit, sans chapeau, et courant comme un insensé.

« Vous êtes un voleur, sans doute? »

— Un voleur! répéta-t-il: oh! non.

— Alors, pourquoi sortez-vous dans ce désordre de l'hôtel de M. le marquis de Montcontour? »

Adrien garda le silence.

« Vous refusez de répondre; tout ceci n'est pas clair: vous allez me suivre au corps-de-garde, et demain matin M. le commissaire vous fera parler. »

Le jeune homme ne fit aucune résistance et marcha. Il résolut d'accomplir sa tâche jusqu'à la fin.

« Elle a dit qu'elle me sauverait, pensa-t-il: et d'ailleurs, qu'est-ce que cela me fait? je puis souffrir pour elle, j'en ai l'habitude. »

Il passa donc le reste de la nuit au corps-de-garde. Dès qu'il fut jour, le commissaire devant lequel il fut conduit l'interrogea sur le sujet de son arrestation. Il se laissa traiter de voleur, de coureur de nuit, et n'opposa que le silence à ces accusations déshonorantes; il convenait seulement d'être sorti par la ruelle, mais ne voulut jamais avouer d'autres motifs que ceux qui lui furent attribués. Le commissaire ne douta donc pas un instant qu'il n'eût affaire à un dangereux coquin, et donna l'ordre de l'écrouer au Grand-Châtelet. Adrien s'y laissa conduire, fut enfermé dans sa prison sans que l'idée de se justifier lui arrivât; il resta ainsi seul toute la journée, avec l'âme bien triste, mais satisfait néanmoins de s'être dévoué pour celle qu'il aimait. Il avait promis de ne plus la revoir; que lui importait le lieu qu'il habiterait, puisqu'il devait rester loin d'elle! Il se trouvait moins malheureux que la veille: il avait tracé son nom en caractères ineffaçables dans la vie de cette femme; il lui avait imposé une reconnaissance éternelle pour son noble sacrifice; c'était déjà une récompense. Vers le soir, le geôlier ouvrit sa porte, et, le saluant assez poliment, il lui remit une lettre; Adrien l'ouvrit; elle contenait ce peu de mots :

« Vous êtes libre; mon mari, prévenu par le commissaire, a apprécié votre noble conduite: il a répondu de vous et m'autorise à vous le dire. Il m'a rendu sa confiance à la condition

« expresse que vous quitteriez Paris et que vous ne cherchiez plus à me voir. Vous emporterez mon éternel souvenir ; j'espère que vous m'oublierez et que vous serez heureux.... »
 « Merci, oh ! merci mille fois ! Le ciel vous protégera : il le doit, car vous m'avez sauvée... »

Six mois après, la marquise de Montcontour habitait une de ses terres en Bourgogne ; son mari ne l'y avait point suivi : la cour était son élément ; il ne pouvait vivre hors de cette sphère dorée, même lorsqu'il n'était pas de quartier. La belle jeune femme avait emmené avec elle un cercle d'adorateurs et de femmes qui n'avaient rien à faire au monde que de s'amuser. Aussi son château était-il devenu le centre de tous les plaisirs de la province. Le chevalier de Sérac ne fut pas le dernier à répondre à ce joyeux appel ; sa liaison avec madame de Montcontour n'était point rompue : semblable à toutes les passions légères et de peu d'importance, elle avait une espèce de pouvoir élastique qui la faisait céder aux nécessités de la vie. Ainsi ils se voyaient avec une sorte de satisfaction et se quittaient sans un grand chagrin ; ils n'étaient pas nécessaires l'un à l'autre ; la marquise pouvait disparaître de l'existence du chevalier sans y laisser un grand vide. Mais telle est la différence de sentir, même dans les sentiments futiles, que la marquise eût été malheureuse s'il lui avait fallu perdre son amant : elle s'amusait sans lui, pourtant elle s'amusait mieux en sa présence ; on la surprenait souvent rêveuse quand il n'était pas là, et il y avait même des jours où elle le pleurait de bonne foi.

Vers la fin de l'été, on joua chez madame de Montcontour quelques proverbes de Carmontel et deux ou trois opéras-comiques de Sedaine : tout le château était en mouvement depuis plusieurs jours ; le voisinage en masse avait assisté à ces représentations, pour lesquelles on avait fait venir de Paris les costumes, la musique et les décors. La dernière soirée devait être terminée par un bal masqué, plaisir d'esprit dont la marquise était folle et qui lui avait valu les plus brillants succès ; elle se réjouissait d'avance de voir ses voisins, ignorant tout à fait les licences du domino, embarrassés sous leurs masques et ne sachant quelle sorte de conversation tenir. Pour rendre la réunion plus piquante, elle avait invité tout ce qui était présentable dans la noblesse de Bourgogne et les régiments des environs, de façon qu'elle ne connaissait pas même de vue la moitié des personnes qui devaient se rendre chez elle, s'en étant tout à fait rapportée à la recommandation de M. l'intendant de la province.

Les spectateurs furent donc très-nombreux à cette représentation extraordinaire et après laquelle le bal s'ouvrit. Une partie des jardins fut illuminée, et, malgré la fraîcheur du soir, beaucoup de masques s'y promenèrent par groupes nombreux.

La marquise, qui avait paru fort jolie dans un rôle de soubrette, s'était travestie en Flore, et certainement la déesse des fleurs ne l'eût pas emporté sur elle en fraîcheur et en grâces. Elle avait à peine cherché à se déguiser : son visage n'était couvert que d'un loup de velours, qui laissait voir et sa bouche et son délicieux sourire ; elle fut entourée de presque tous les hommes, qui se disputèrent un de ses regards. Toute coquette qu'elle fût, elle les éloigna pour se procurer un moment de tête-à-tête avec le chevalier, arrivé le matin seulement de Paris et qu'elle avait à peine eu le temps de voir. Au moment où elle congédiait le dernier de ses admirateurs, un masque, vêtu de noir des pieds à la tête, s'approcha d'elle et la pria de vouloir bien lui accorder quelques minutes d'entretien.

« Mon Dieu, beau masque, je ne demande pas mieux ; mais dans ce moment cela m'est impossible, je suis attendue. »

— Vous irez après où l'on vous attend, madame, je n'ai que quelques mots à vous dire ; venez, je vous en conjure, il s'agit de la vie ou de la mort ! »

Il parlait d'un ton sinistre, avec une voix sourde et presque effrayante ; mais madame de Montcontour était si loin, ce jour-là surtout, de croire à quelque chose de sérieux, qu'elle lui répondit en riant :

« Oh ! si cela est ainsi, monsieur, je vous suis ; je ne veux point avoir de meurtre sur ma conscience. »

Le masque marcha devant, et la guida, par des détours qui lui semblaient parfaitement connus, vers un endroit écarté du parc où les lumières ne pénétraient pas et où le bruit de la fête arrivait à peine ; elle eut peur, et lui demanda plusieurs fois avec inquiétude où il la conduisait.

« Ne craignez rien, madame, il ne vous sera point fait de mal ; d'ailleurs, ajouta-t-il voyant qu'elle hésitait, nous n'irons pas plus loin si cela vous inquiète. »

Ils se trouvaient en ce moment près d'un berceau de charmille dont la partie supérieure, entièrement à jour, laissait pénétrer les rayons de la lune ; le masque la pria de s'asseoir sur un des bancs qui entouraient le bosquet, et, ôtant son masque, il lui demanda si elle ne l'avait point oublié.

C'était Adrien Leloir.

Jamais changement semblable ne s'était opéré en aussi peu de temps sur le visage d'un homme ; pâle et défait, il n'était plus que l'ombre de lui-même : ses longs cheveux bruns, qu'il portait sans poudre, se déroulaient sur ses épaules ; son regard terne brillait par intervalle d'un feu sombre ; son sourire, amer et mordant, était plus triste qu'une larme ; enfin le découragement le plus profond était empreint sur cette physionomie, autrefois si

naïve. Il fallait qu'il eût bien souffert pour en être arrivé là; la marquise jeta un cri en le reconnaissant.

« Vous! c'est vous, monsieur Leloir! je ne m'attendais pas à vous rencontrer ainsi: vous voulez me parler; puis-je vous être utile? dites-le-moi; vous vous exposez bien en venant ici! heureusement M. de Montcontour est resté à Versailles!

— Je le sais, madame; sans cela je n'aurais pas été assez fou, assez lâche pour vous compromettre. Vous daignez me reconnaître, quoique je sois devenu encore plus misérable que lorsque j'ai quitté la prison; j'ai obéi à vos ordres, madame, je n'ai plus cherché à vous poursuivre; j'ai fui les lieux que vous habitez, et voilà ce que l'absence a fait de moi. Je n'ai plus ni courage, ni forces; j'ai tant souffert, que je les ai toutes épuisées et qu'il ne me reste plus de volonté! Je suis donc venu à vous pour vous adresser la même prière qu'autrefois, pour obtenir la permission de vous voir, pour vous supplier de me relever de mon serment et de me rendre ce que vous m'avez ôté. Je suis bien insensé, je le sais; mais, madame, considérez que je ne vous demande rien, à vous; vous êtes libre de vos actions comme de vos pensées; considérez qu'il vous coûtera bien peu de chose de me laisser être malheureux près de vous: vous ne me rencontrerez jamais, vous ne vous apercevrez pas de ma présence; vous saurez que je suis là, prêt à me sacrifier de nouveau pour vous! Ce n'est ni une espérance, ni un encouragement que j'implore de votre bonté, c'est ma vie! Oh! madame, madame, ne me chassez pas, vous vous en repentiriez peut-être trop tard! Depuis le matin j'erre dans le parc; j'en connais les détours comme vous; il me semble que je revis, car j'habite les lieux que vous habitez; vous ne me parlerez pas, vous ne me regarderez pas. Je sais bien que vous en aimez un autre; mais ayez pitié de moi et ne me repoussez point! »

En parlant ainsi, il s'était jeté à genoux, et avait été prendre la main de madame de Montcontour, qu'elle ne retirait pas, tant elle était embarrassée et presque touchée de ce qu'elle venait d'entendre; enfin elle se détermina à répondre.

« Ce que vous me demandez, monsieur Leloir, est impossible: j'ai promis au marquis que vous ne reviendriez point à Paris, ou du moins que vous ne cherchiez pas à me voir; s'il vous apercevait, il croirait que nous l'avons trompé; et je ne sais pas où s'arrêterait sa vengeance, réfléchissez-y, et vous deviendrez plus raisonnable.

— N'est-ce que cela, madame, je vous promets que M. le marquis ne me rencontrera point: je m'engage devant vous, et sur l'honneur, à ne jamais quitter ma chambre; cette petite chambre

qui fut mon paradis et d'où je vous ai admirée tant de fois!

— Je ne puis accepter un pareil sacrifice, monsieur Leloir; vous êtes jeune, vous avez du talent, de l'avenir, pourquoi les sacrifier à un amour impossible? Vous êtes un homme, faites effort sur vous-même, essayez de vaincre cette passion par une absence et des occupations forcées; allez à l'étranger, nous pourrions vous y être utiles; M. de Montcontour et moi, nous vous recommanderons aux ambassadeurs, vous ferez votre fortune, et vous m'oublierez, croyez-moi.

— Que me parlez-vous de fortune, de talent, d'avenir, madame; tout cela pour moi! c'est vous, vous seule. Ne soyez pas cruelle; ne songez plus à rien pour moi; seulement accordez ma demande, et vous aurez fait plus que si vous me donniez toutes les richesses de la terre.

— Non, monsieur, non; pour vous et pour moi je dois refuser: ce serait mal reconnaître votre dévouement que de vous exposer à de nouveaux dangers.

— Songez-y bien, madame; je vous l'ai dit tout à l'heure: prenez garde de vous repentir trop tard de votre sévérité.

— Je ne m'en repentirai jamais, je vous assure; l'intérêt que je vous porte est trop réel.

— Je vous ai dit, madame, que c'était de ma vie que vous alliez décider. »

La marquise tressaillit en le regardant et hésita une minute; puis elle reprit, comme rassurée par la réflexion:

« Quittons-nous bons amis, monsieur Leloir; tout ceci sont des folies de jeune homme que je ne puis ni ne veux tolérer davantage; plus tard, quand vous serez mieux, nous nous reverrons, et je souhaite que cela arrive bientôt. On m'attend, je vous l'ai déjà dit; adieu, soyez prudent!

— Un instant encore, madame: vous êtes bien décidée à me bannir de votre présence?

— Oui, monsieur, répondit-elle avec hauteur.

— Cela est irrévocable?

— Encore une fois, oui, monsieur.

— Eh bien, puisque vous le voulez, que mon sort s'accomplisse! »

Et, tirant de dessous son domino un petit stylet, il se frappa, et tomba aux pieds de la marquise baigné dans son sang. Elle ne put croire d'abord à ce malheur; elle se baissa vers lui avec des paroles d'encouragement à la bouche: il n'était que trop vrai, il avait cessé d'exister! La marquise ne résista pas à cette émotion inattendue; elle se trouva mal, se laissa aller sur le banc où elle s'était d'abord placée, et resta de la sorte près d'une demi-heure... Enfin des pas se firent entendre, elle appela au secours, on accourut avec des torches, on ramassa le pauvre Adrien. En cherchant à s'assurer s'il existait encore, on trouva sur son cœur la petite mule couleur de rose, le

trésor enfermé dans la boîte de galuchat, teinte maintenant de son sang; la marquise s'en empara. Elle n'avait pas prononcé un mot depuis le fatal événement; en vain on l'interrogeait de toutes parts : elle semblait frappée de vertige et ne reconnaissait aucune des personnes qui l'entouraient; seulement, quand le chevalier s'approcha d'elle, elle le repoussa presque avec horreur, et, cachant sa tête dans ses mains, elle fondit en larmes.

Le cœur humain est fait d'étrange sorte. Tant que le pauvre Adrien Leloir avait vécu, cette femme avait ri de sa passion, elle s'en était fait un jouet, elle l'avait rendu un objet de mépris et de risée aux yeux de tous; elle ne comprenait pas l'amour dévoué et immense de cette âme poétique. Accoutumée à la passion mesquine et élégante du chevalier, elle traitait de folie tout ce qui s'élevait au-dessus de son imagination. Du moment où elle l'eut perdu, où elle l'eut vu mourir devant elle victime de ce sentiment désintéressé qu'elle avait repoussé d'une manière si barbare, une pensée subite vint l'éclairer, de nouvelles idées lui arrivèrent en foule, elle le comprit, et elle l'aima. Cette révélation d'un amour inexplicable jusque-là pour elle changea toute sa vie : elle prit en haine ce qu'elle avait adoré; sous aucun prétexte elle ne voulut revoir M. de Sérac, cause première de ce qu'elle appela son crime; elle se retira du monde, et se fixa dans le château où s'était passée cette terrible scène. — La mule couleur de rose, seul gage d'une liaison qui n'avait existé ni dans la vie ni dans la mort, ne la quitta plus. Elle nourrissait ainsi sa douleur tant qu'elle le pouvait, et ne s'inquiéta pas même de la cacher; cette singulière passion lui paraissait tellement innocente et tellement impossible à vaincre, qu'elle n'imaginait pas qu'on la lui reprochât. Elle avait fait inhumer Adrien dans l'église du village, et, à force de prier sur son tombeau, elle devint véritablement pieuse. La religion amortit sa douleur sans calmer ses regrets et sans détruire son amour, et la révolution de 89 la trouva non plus jeune et belle, mais flétrie et malheureuse; elle ne voulut point émigrer pour ne pas quitter les lieux où elle avait pleuré et souffert depuis dix années. Aussi fut-elle des premières appelée au tribunal de sang; son courage ne se démentit pas devant ses bourreaux : comme toutes les saintes victimes de cette époque, elle marcha à la mort sans faiblesse, sinon sans regret; sa dernière pensée sans doute fut une prière, car son âme, épurée par les douleurs, était devenue digne de retourner à Dieu. Il en est toujours ainsi pour les nobles cœurs; il faut qu'ils payent leur dette en ce monde, il faut qu'ils soient frappés à l'endroit même où ils ont faibli : la punition est ici-bas, l'expiation est dans la faute même, la récompense et le pardon les attendent au ciel!

Comtesse DASH.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

PALAIS-ROYAL. — *L'Inventeur de la Poudre.* — Il ne s'agit pas de la poudre à canon, — mais celle-ci n'était pas plus facile à inventer.

D'où vient donc cette mode singulière à laquelle sacrifiaient, au dix-huitième siècle, les brunes, les noires et les blondes?

Est-ce quelque femme de quarante ans qui s'avisa de cacher ainsi l'argent de sa chevelure?

Non. D'après MM. Labiche, Lefranc et Nyon, la poudre a une origine plus relevée et plus romanesque.

Un prince italien, Hector XXXVI, est un homme mûr dont les cheveux blanchissent, et qui est fou d'une jeune et jolie duchesse aux cheveux noirs comme l'ébène.

Ne croyez pas à cette couleur : c'est un mensonge; la duchesse a les cheveux du rouge le plus vif; mais, grâce au secret du perruquier Formoso, ses cheveux sont comme du jais.

Comme sa chevelure commence à passer et qu'il est indispensable d'en renouveler la nuance, elle fait enlever Formoso.

De son côté, Hector XXXVI, jaloux comme un tigre, a besoin d'un bravo pour expédier le cavalier Formoso, qu'il soupçonne d'une intrigue avec la duchesse, et c'est Formoso lui-même qu'il charge de cette mission délicate.

Voyez-vous Formoso obligé de se couper la gorge à lui-même avec son rasoir! L'idée n'est-elle pas des plus bouffonnes?

Cependant la duchesse commence à rougir de sa chevelure, et le pauvre diable de Formoso, chargé d'un côté de s'expédier, de l'autre d'administrer à la chevelure de la jolie dame une couleur dont il n'a pas le secret, comme elle le croyait, est dans un embarras des plus burlesques.

Heureusement il y a là une petite Italienne qui aime le perruquier; Floretta est une fille qui certainement a suffisamment d'esprit pour le tirer de ce mauvais pas. Comment? En mettant de la poudre à la duchesse! Hector XXXVI est enchanté, émerveillé, et Formoso se réjouit d'épouser une jolie fille qui a inventé la poudre.

Des détails comiques, de vives plaisanteries, des mots drôles, et en outre le jeu et la verve de Sainville et de Ravel, voilà ce qui recommande cette farce amusante, qui a été fort goûtée par le public.

HIPPODROME. — *La Croix de Berny.* — En attendant le magnifique tournoi moyen âge que nous promet l'Hippodrome, nous avons eu hier le spectacle d'un nouvel exercice qui dépasse en hardiesse tout ce que nous avons vu jusqu'à ce jour. Les Haies, la Course des chars et la Course de vitesse, exécutée par quatre écuyers debout, n'approchent pas, sous ce rapport, de *la Croix de Berny*.

Les dix mille spectateurs qui étaient assis à l'aise dans la vaste enceinte ont éprouvé une émotion pour ainsi dire électrique, un effroi véritable qui donne plus de vivacité au plaisir d'un pareil spectacle.

Figurez-vous qu'au beau milieu de l'arène on bâtit avec des planches un mur qui offre l'image d'un pont. D'un côté, ce mur s'élève à quatre pieds au-dessus du sol, et à l'autre extrémité de trois pieds; la hauteur est d'environ huit pieds au milieu, où un intervalle de six pieds de largeur simule une rivière.

Trois écuyers, en casque de couleur différente, font d'abord le tour de l'arène en franchissant des haies avec une grande vitesse, — puis ils font sauter leurs chevaux sur l'extrémité du pont, suivent avec rapidité, franchissent la distance qui sépare les deux murs, et à l'autre bout, descendent encore de quatre pieds sur le sol.

Cela est vraiment effrayant à voir; mais cet exercice a été exécuté avec tant de dextérité, d'audace et de bonheur, que la frayeur d'un moment a fait place à un long

enthousiasme qui s'est manifesté par des applaudissements répétés.

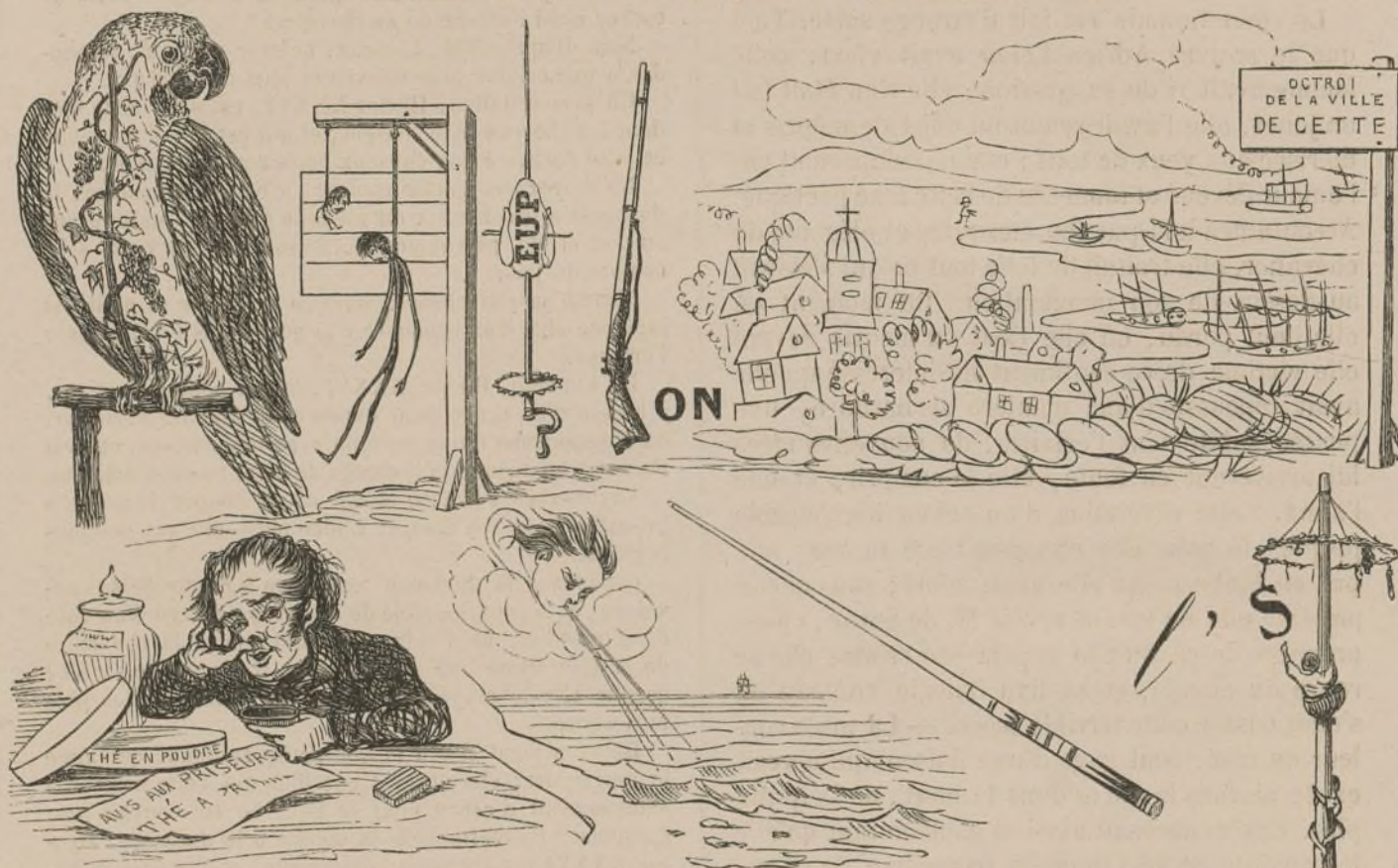
La Croix de Berny suffirait seule pour remplir à chaque représentation l'immense salle de l'Hippodrome.

La clémence du ciel a envoyé aux directeurs de théâtres une précieuse rosée qui s'est transformée en beaux écus. Le spectacle est un besoin à Paris et le public y court dès que ce n'est pas impossible. Aussi les

Petites Danardes de la Porte-Saint-Martin ont vu renaitre leur succès un peu roussi, mais non brûlé, par les chaleurs tropicales de ces derniers jours. A quand *le Docteur noir*?

* *L'Etoile du Berger* est toujours la pièce en vogue. Chaque soir, la foule applaudit aux merveilleuses décorations de cette magnifique féerie. C'est un succès qui doit durer tout l'été.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Sept A nez, la franc, Saül auneur d'ais, TRE vise I, T part, dix lustres, père seau nage.
(Cette année, la France a eu l'honneur d'être visitée par d'illustres personnages.)

Confection de Robes. Madame OLMER, rue Montmartre, 181.

Modes. M^{lles} ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 18.

Mantelets, Visites, nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

Château-Rouge. Le Grand Festival dansant de jeudi, 25 juin, a réuni tout le beau monde. Un orchestre militaire, disposé sur la pelouse, alternait avec l'orchestre de danse, de telle sorte que la musique n'a pas cessé un instant. La principale pièce du feu d'artifice représentait l'ÉRUPTION DU VÉSUVÉ. Enfin, M. Achille a renouvelé les exercices des Grands Danseurs du Roi, qui avaient si bien réussi à la dernière fête égyptienne, en exécutant les pas et danses les plus variés sur la corde roide. Les polkas, valse et quadrilles nouveaux ont complété le délicieux ensemble de cette soirée.

Aujourd'hui dimanche nouvelle grande fête, c'est-à-dire foule et plaisirs.

La Revue pittoresque a commencé sa troisième année par son numéro du 4^{er} décembre 1845. Cette publication, reprise et continuée par la maison Aubert, est le plus intéressant des journaux destinés à reproduire les romans et les feuilletons en vogue. Elle a de plus sur tous les autres recueils de ce genre l'avantage de renfermer un fort grand nombre de charmantes illustrations.

Prix pour un an. Paris, 6 fr.
Par la poste, 7 50

Plus de cheveux blancs! Ce mot n'est-il pas magique et ne fait-il pas renaitre l'espoir à toute personne dont la chevelure, grisonnant avant l'âge, donne à celle-ci le cachet fatal du temps, devant lequel s'éclipsent les plaisirs de la jeunesse! Grâce à L'EAU MEXICAINE de M^{me} J. ALBERT (rue de Choiseul, 4), dont l'emploi est aussi rapide qu'infailible, l'opération de la teinture, naguère si incertaine et si longue, s'opère en moins d'une heure, et les cheveux, ainsi préparés, n'en ont que plus de souplesse et d'éclat.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.